

ANNE FORTIER

Best-seller international

# Juliette

ROMAN



« Un roman intrigant et palpitant,  
un véritable page-turner » Kate Mosse

  
CHARLESTON

**« Juliette nous entraîne dans une fabuleuse  
chasse au trésor qui rend la tragédie classique  
de Roméo et Juliette encore plus fascinante. »**

***Elle US***

À la mort de sa tante préférée, Julie ne reçoit pour héritage qu'une mystérieuse clé, accompagnée de l'adresse d'une banque à Sienne. Elle s'envole aussitôt pour l'Italie et y trouve une liasse de papiers jaunis relatant les amours d'un jeune homme prénommé Roméo avec celle qui est sans doute son ancêtre, la belle Juliette Tolomei. La Juliette de Shakespeare.

Alors que Julie déchiffre les parchemins, elle comprend que la sinistre malédiction prononcée six siècles plus tôt plane encore sur sa famille... Pourra-t-elle échapper au danger qui la guette à vouloir ainsi découvrir son destin ?

**Une poignante histoire d'amour : Shakespeare  
en a tiré sa plus belle pièce, Julie y découvrira  
son destin.**

Coproductrice de documentaires récompensés aux Oscars, **Anne Fortier** a grandi au Danemark et s'est installée aux États-Unis pour travailler dans le cinéma. *Juliette* a été traduit dans près de 30 pays.

8,90 € Prix TTC France  
ISBN : 978-2-36812-154-2



9 782368 121542

  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

JULIETTE

Titre original : *Juliet*

© Anne Fortier, 2010

© Éditions Michel Lafon, 2010, pour la traduction française

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-154-2

Traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](https://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

Anne Fortier

# JULIETTE

*Roman*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Dutheil de la Rochère

MICHEL LAFON

*À ma mère adorée dont la magnanimité et les  
recherches herculéennes  
ont rendu ce livre possible.*

*Partons, allons parler encore de ces tristes événements.  
D'aucuns seront punis, d'autres pardonnés.  
Ah, jamais il n'y eut plus douloureuse histoire  
Que celle de Juliette et de son Roméo !*

William SHAKESPEARE

N.B. : Toutes les citations de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, sont extraites de la traduction d'Yves Bonnefoy, collection « Folio », Gallimard, © Mercure de France, 1968 et 1985.

## PROLOGUE

Il paraît que je suis déjà morte.

Mon cœur avait cessé de battre, je ne respirais plus. Aux yeux du monde, mon trépas était bien réel. Certains affirment que je suis partie pendant trois ou quatre minutes.

J'aurais dû m'en douter, puisque je m'appelle Juliette. Mais j'avais tellement envie d'y croire ! Croire que cette fois-ci nous échapperions, Roméo et moi, à l'antique tragédie, que nous serions réunis pour l'éternité et que, plus jamais, notre amour ne serait entravé par des siècles de bannissement et de mort !

Hélas, nul ne peut dépasser Shakespeare. J'ai donc péri comme je le devais, une fois ma dernière réplique prononcée et restituée, au-delà du temps, à l'imaginaire.

Ô bienheureuse plume ! Cette page est à toi.

Voici de l'encre, afin que je puisse commencer mon récit.



## I, I

*Hélas, hélas, qu'est-ce que ces taches de sang  
Sur les dalles du seuil de ce sépulcre ?*

**M**on histoire a peut-être commencé il y a plus de six cents ans, lors d'une attaque de bandits de grands chemins sur les routes de la Toscane médiévale. Ou, plus récemment, au cours d'une soirée où mes parents se sont rencontrés, ont dansé et échangé un baiser au *castello* Salimbeni...

Je n'aurais prêté aucune attention à tout cela sans l'événement qui, un soir, a bouleversé ma vie et m'a décidée à partir pour l'Italie à la recherche de mon passé. C'était juste après la mort de ma grand-tante Rose.

Umberto avait mis trois jours pour me retrouver et m'apprendre la triste nouvelle. Vu mon génie dans l'art de disparaître, j'ignore comment il s'y

était pris. Il faut dire que, capable de deviner mes pensées, il avait toujours su anticiper le moindre de mes déplacements ; et que, cet été-là, les camps de vacances ayant choisi le thème de Shakespeare se comptaient sur les doigts de la main.

Combien de temps est-il resté immobile, à suivre la pièce du fond de la salle ? Je n'en ai aucune idée. Trop concentrée pour remarquer quoi que ce soit, je surveillais les jeunes acteurs depuis les coulisses, au cas où l'un d'eux aurait oublié une réplique ou un accessoire. L'après-midi même, après la générale, quelqu'un avait placé la fiole contenant le poison au mauvais endroit et Roméo avait dû se suicider en absorbant des Tic-Tac.

— Ça me donne des brûlures d'estomac ! avait gémi le garçon qui interprétait le rôle.

— Parfait ! avais-je répliqué, luttant pour ne pas bondir sur lui et ajuster son chapeau de velours. C'est très bien pour la composition de ton personnage.

Les lumières se sont rallumées et les comédiens en herbe m'ont traînée sur la scène pour me remercier. C'est à ce moment-là que j'ai aperçu une silhouette familière qui, près de la sortie, m'observait au milieu des applaudissements. Sévère et roide dans son costume cravate sombre, Umberto évoquait un roseau solitaire incarnant la civilisation au milieu d'un marais de l'ère primaire. Égal à lui-même. Jamais je ne l'avais vu vêtu de façon négligée. À ses yeux, s'exhiber en short de coton kaki et en polo était l'apanage des hommes dépourvus de distinction et de pudeur.

Peu après, l'assaut des parents ayant pris fin, je me suis retirée. Le directeur des programmes est

venu me féliciter, m'a prise par les épaules avec chaleur. Il me connaissait suffisamment pour savoir que je redoutais les effusions en public.

— Tu t'es sacrément bien débrouillée avec ces gosses, Julie ! J'espère pouvoir compter sur toi l'été prochain !

J'ai menti sans vergogne.

— Pas de problème. Je serai là.

Enfin, j'ai pu rejoindre Umberto. J'ai cherché en vain la petite étincelle de joie qui brillait au coin de ses yeux chaque fois qu'il me retrouvait après une longue séparation. Je n'ai pas discerné, sur son visage, l'ombre d'un sourire. Il m'a annoncé que ma grand-tante venait de mourir et je me suis jetée dans ses bras, sans un mot. Je pensais : *Si seulement je pouvais renverser la réalité comme un sablier, la vie ne serait plus vouée à la finitude et à la mort. Ce serait un éternel retour à travers une petite brèche dans le temps.*

— Ne pleure pas, *principessa*, a-t-il chuchoté à mon oreille. Elle n'aurait pas aimé. Personne ne vit éternellement. Elle avait quatre-vingt-deux ans.

— Je sais, mais...

J'ai reculé, essuyant mes larmes.

— Janice était là ?

Il a plissé les paupières, comme toujours lorsque je mentionnais ma sœur jumelle.

— Qu'est-ce que tu crois ?

Il semblait aussi anéanti que s'il avait passé plusieurs nuits à boire jusqu'à sombrer dans l'inconscience. Sans ma tante Rose, qu'allait-il devenir ? Tous deux étaient liés par une sorte de pacte. Elle jouait le rôle de la jeune fille du Sud, fortunée mais sur le déclin, lui celui du majordome dévoué et pro-

tecteur. Jamais ils n'avaient envisagé de vivre l'un sans l'autre.

La Lincoln était discrètement garée à l'écart du bâtiment. Personne n'a vu Umberto ranger mon vieux sac à dos dans le coffre avant de m'ouvrir la portière arrière, avec son élégance coutumière.

— Je peux m'asseoir devant, s'il te plaît ?

— Je savais que ce serait le début de la fin, a-t-il murmuré en m'ouvrant la portière du passager.

Ma tante Rose était beaucoup moins à cheval sur les conventions. Umberto avait beau être son employé, elle l'avait toujours traité comme un membre de la famille. Lui n'avait jamais joué le jeu. Chaque fois qu'elle lui proposait de se joindre à nous à table, il répondait par un regard amusé, empreint d'une légère condescendance, étonné qu'elle ose émettre une telle proposition sans en saisir l'absurdité. Il prenait tous ses repas dans la cuisine. Même le nom de « Doux Jésus », juron prononcé sur un ton d'exaspération croissante, n'aurait pu le persuader de venir s'asseoir avec nous, y compris le jour de Thanksgiving.

Tante Rose justifiait son comportement en affirmant que tels étaient les usages en Europe. Elle se lançait aussitôt dans une longue tirade sur la tyrannie, la liberté et l'indépendance, finissant invariablement par aboyer, la fourchette brandie vers nous :

— Voilà pourquoi nous n'irons pas en vacances en Europe ! Et surtout pas en Italie ! Jamais !

Quant à moi, j'étais convaincue qu'Umberto préférait déjeuner et dîner seul parce qu'il estimait sa propre compagnie supérieure à la nôtre.

Paisiblement installé dans la cuisine, il écoutait ses opéras préférés en savourant un verre de vin et un morceau de parmesan, alors que tante Rose, Janice et moi, nous nous crêpions le chignon dans la salle à manger pleine de courants d'air. Si j'avais eu le choix, je me serais précipitée dans la cuisine sans hésiter.

En traversant, cette nuit-là, la vallée de Shenandoah, il m'a raconté les dernières heures de ma tante. Elle s'était éteinte en paix, dans son sommeil, ayant passé la soirée à écouter Fred Astaire sur ses vieux vinyles rayés. Après l'ultime accord du dernier disque, elle était allée ouvrir la porte-fenêtre donnant sur le jardin, sans doute pour humer le délicat parfum du chèvrefeuille. Alors qu'elle était debout devant ses parterres de fleurs, les yeux clos, les longs rideaux de dentelle avaient enveloppé son corps fluet en tournoyant, sans un bruit. Déjà, elle n'était plus qu'un fantôme.

— J'ai bien fait ? avait-elle demandé d'une voix calme.

— Bien sûr, avait-il répondu, en parfait diplomate.

\*

\* \*

Il était minuit lorsque nous avons remonté l'allée qui menait chez elle. Umberto m'avait prévenue : Janice était rentrée de Floride l'après-midi même, avec une calculatrice et une bouteille de champagne. Cela n'expliquait pas la présence d'une seconde voiture, rutilante, devant le perron.

— J'espère que ce n'est pas l'entrepreneur de pompes funèbres, ai-je grommelé en prenant mon sac dans le coffre avant qu'il le fasse pour moi.

J'ai tout de suite regretté ma phrase. Quel mauvais goût ! Mais, dès que ma sœur rôdait dans les parages, j'avais du mal à me maîtriser.

Daignant à peine jeter un regard sur la mystérieuse voiture, Umberto a ajusté sa veste, tel un gilet pare-balles.

— J'ai bien peur qu'il n'existe différents styles de pompes funèbres.

À peine à l'intérieur, j'ai compris. Tous les portraits du vestibule avaient été décrochés et étaient alignés par terre, semblables à une rangée de criminels devant un peloton d'exécution. Et tous les vases vénitiens du grand guéridon placé sous le lustre avaient disparu.

— Il y a quelqu'un ? ai-je hurlé, furibarde. Quelqu'un d'encore vivant ?

L'écho de ma voix a résonné dans la maison silencieuse. Peu après, j'ai entendu un bruit de course dans le couloir du premier étage. En dépit de sa précipitation de gamine prise en faute, Janice nous a gratifiés de son habituelle apparition au sommet du grand escalier, sa robe d'été transparente mettant subtilement en valeur ses courbes somptueuses, avec beaucoup plus d'impudeur que si elle avait été nue. Comme si elle posait face aux médias du monde entier, elle a rejeté sa longue chevelure en un geste plein de langueur et de suffisance, avant de m'accorder un sourire hautain et d'entamer sa descente.

— Qui vois-je devant moi ? s'est-elle exclamée d'un ton à la fois suave et glacial. Ah ! notre pucelle végétarienne a débarqué !

C'est alors que j'ai remarqué son mâle de la semaine. Il traînait derrière elle, débrillé et les yeux injectés de sang, comme quiconque ayant passé un certain temps en tête-à-tête avec ma sœur.

— Désolée de te décevoir, ai-je répondu en lâchant mon sac à dos. Tu veux que je t'aide à dévaliser la maison, ou tu préfères continuer seule ?

Le rire de Janice ressemblait au carillon de la porte du voisin, installé uniquement pour nous irriter.

— Je te présente Archie, a-t-elle susurré. Il est prêt à nous filer un paquet de thunes en échange de tout ce merdier.

— Quelle générosité de sa part ! Manifestement, monsieur aime les ordures.

Janice m'a fusillée du regard, avant de se reprendre. Elle savait que je me fichais de ce qu'elle pensait, mais aussi que je jubilais dès qu'elle perdait ses moyens.

Je suis née quatre minutes avant elle. Elle pouvait donc dire et faire tout ce qu'elle voulait, je serais toujours plus âgée de quatre fois soixante secondes. Elle avait beau, du moins dans son esprit, être le lièvre supersonique et moi la tortue rampant derrière, jamais elle ne comblerait ce minuscule abîme entre nous. Sa façon de m'humilier et de m'écraser de sa superbe n'y changerait rien.

— Bon, a lancé Archie en louchant sur la porte d'entrée ouverte. Je me tire. C'était sympa de faire ta connaissance, Julie... C'est bien Julie, hein ? Janice m'a parlé de toi.

Il a gloussé nerveusement avant d'ajouter :

— Je vous souhaite bon courage. Et, comme on dit, faites la paix, pas l'amour !

Janice a agité la main avec douceur en le regardant s'en aller et laisser claquer la porte. Soudain, son visage d'ange s'est métamorphosé en un masque démoniaque, véritable hologramme de Halloween.

— Je t'interdis de me juger ! Je fais ce que je peux pour que ça nous rapporte du fric ! Tu gagnes combien, toi ?

— Pas grand-chose, sauf que je n'ai pas les mêmes... besoins que toi.

J'ai hoché la tête en montrant sa nouvelle lingerie de luxe mise en valeur par sa robe moulante.

— Comment arrives-tu à fourrer tout ça sous ta robe ? Par le nombril ?

— Et toi, Julie, a-t-elle repris en m'imitant, quel effet ça te fait de n'avoir rien de rien à fourrer là-dedans ?

— Pardonnez-moi, mesdemoiselles, a bredouillé Umberto en s'interposant poliment, si nous poursuivions cet échange passionnant dans la bibliothèque ?

Janice a filé devant nous. Nous l'avons retrouvée installée comme une princesse dans le fauteuil préféré de tante Rose, un gin-tonic calé contre le coussin au motif de chasse au renard que j'avais brodé au lycée, pendant que mademoiselle sortait pour trouver une proie à se mettre sous la dent.

— Quoi ? a-t-elle protesté avec hargne. La vieille ne m'a même pas laissé la moitié de la bouteille ?

Accuser quelqu'un dont le cadavre était encore chaud... C'était Janice tout craché. Je me suis réfu-

giée près de la fenêtre. Sur la terrasse, les fleurs dans les pots de terre cuite, que tante Rose adorait, étaient alignées telle une rangée de pleureuses à la tête inclinée. Spectacle inattendu, car Umberto entretenait le jardin de main de maître. Peut-être avait-il perdu le goût du travail bien fait, maintenant que sa maîtresse, si bon public, n'était plus.

— Je m'étonne de te voir ici, Umberto, a ironisé Janice en faisant tourner son gin. À ta place, j'aurais déjà filé à Las Vegas avec l'argenterie.

Umberto n'a pas bronché. Il ne lui adressait plus directement la parole depuis des années.

— Les obsèques ont lieu demain, a-t-il déclaré en se tournant vers moi.

— Je n'y crois pas, a couiné Janice, balançant une jambe au-dessus de l'accoudoir. Tu as tout organisé sans nous consulter !

Cette fois, il s'est forcé à répondre :

— C'est ce qu'elle voulait.

— Tu as d'autres révélations à faire ? J'imagine que nous avons chacune notre part ? J'espère que la vioque ne s'est pas entichée d'une société de protection des animaux, ou autre débilité du même tonneau.

— Qu'est-ce que ça pourrait te faire ? ai-je grommelé.

Une seconde, elle a marqué le coup, avant de réagir, selon son habitude, en haussant les épaules et en tendant la main vers la bouteille de gin.

Je l'avais toujours connue ainsi : insatiable. Quand nous étions petites, tante Rose s'exclamait en riant :

— Cette gamine serait capable de s'enfuir d'une prison de pain d'épice en la grignotant jusqu'à la

dernière miette, comme si son avidité constituait un motif de fierté.

Ma sœur réussissait toujours à dénicher mes bonbons, quel que fût l'endroit où je les cachais. Le jour de Pâques, la matinée s'achevait très vite en pugilat. Umberto finissait par intervenir pour reprocher verbalement à Janice de m'avoir volé mes œufs. Les dents maculées de chocolat, elle répliquait d'un ton persifleur que, de toute façon, il n'était pas notre père et n'avait pas à lui dicter sa conduite.

Pourtant, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Elle avait l'air d'une petite fille modèle, avec une peau lisse comme le glaçage d'un gâteau de mariage et des traits qui semblaient avoir été dessinés en pâte d'amande par la main délicate d'un confiseur. Ni le gin, ni le café, ni la honte, ni le remords ne parvenaient à craqueler cette façade vernissée. Janice semblait s'abreuver à une fontaine de jouvence infinie, puisant tous les matins dans cette réserve d'éternité, sans prendre un gramme ni accuser la moindre lassitude, animée par une soif de vivre ravageuse.

Hélas, nous n'étions pas de vraies jumelles. Un jour, dans la cour de récréation, quelqu'un m'avait traitée de « Bambi sur échasses ». Umberto avait eu beau s'esclaffer en m'assurant qu'il s'agissait d'un compliment, je l'avais très mal pris. Même après mon adolescence, je paraissais dégingandée et anémique à côté de ma sœur. Quoi que nous fassions, où que nous allions, elle était aussi brune et expansive que j'étais pâle et réservée. Il suffisait que nous pénétrions ensemble dans une pièce pour que tous les projecteurs se braquent sur elle. J'étais éclipsée sur-le-champ.

Avec le temps, je finis par trouver un certain confort à jouer le second rôle. Nul besoin de terminer mes phrases : Janice le faisait pour moi. Les rares fois où une bonne âme, en général un voisin de tante Rose venu prendre le thé, m'interrogeait poliment sur mes rêves et mes projets, elle m'attrapait par la manche et me traînait jusqu'au piano, avant de commencer à jouer tandis que je tournais les pages. Aujourd'hui encore, à vingt-cinq ans, il m'arrivait de bafouiller et de m'arrêter en pleine conversation avec des inconnus, la mine contrite, comme si je craignais d'exprimer ma pensée.

L'enterrement de tante Rose eut lieu sous une pluie battante. J'étais figée devant la tombe. D'épaisses gouttes d'eau ruisselaient de mes cheveux, se mêlant à mes larmes. Ma réserve de mouchoirs en papier formait une bouillie au fond de mes poches.

J'avais pleuré toute la nuit. Je ne m'attendais pas à éprouver un tel sentiment de vide, une telle désolation, en voyant descendre tant bien que mal le cercueil dans la terre. Un si grand cercueil pour un corps si gracile... Soudain, j'ai regretté de ne pas avoir demandé à vérifier si c'était bien le sien, d'autant qu'elle n'aurait rien trouvé à y redire. Enfin, c'est ce que je pensais. Qui sait si elle ne nous surveillait pas de là-haut, frustrée de ne pas pouvoir nous assurer qu'elle était bien arrivée ? Cette idée me réconfortait, adoucissait une réalité trop cruelle.

La seule personne qui, à la fin des obsèques, ne ressemblait pas à un rongeur noyé, c'était Janice. Ses bottes en plastique aux talons démesurés et son

chapeau noir évoquaient tout, sauf le deuil. Quant à moi, je portais ce qu'Umberto avait baptisé mon ensemble « Attila version bonne sœur ». Autant les bottes et le décolleté de Janice semblaient chuchoter à ces messieurs : « Approchez, approchez », autant mes godasses et ma robe boutonnée jusqu'au cou signifiaient : « Allez au diable ! »

Une petite poignée de gens étaient venus au cimetière. Mais seul M. Gallagher, l'avocat de la famille, est resté pour s'entretenir avec nous. Ni moi ni Janice ne l'avions jamais rencontré. Toutefois, tante Rose nous en avait tellement parlé, et avec un tel enthousiasme, qu'il ne pouvait que nous décevoir.

— Si je comprends bien, vous êtes pacifiste, m'a-t-il dit en m'accompagnant vers la sortie.

— Julie raffole de la bagarre, a observé Janice en s'interposant allègrement, négligeant le filet d'eau qui s'écoulait du rebord de son chapeau sur l'avocat et moi. Elle adore balancer des perfidies sur les gens. Vous savez ce qu'elle a fait à *La Petite Sirène* de Copenhague, un jour ?

— Ça suffit, l'ai-je coupée en tentant de trouver un petit coin sec sur ma manche pour essuyer mes larmes.

— Oh, avoue ! Tu as fait la une des journaux !

— J'ai entendu dire que votre affaire marchait très fort, est intervenu M. Gallagher en gratifiant Janice d'un vague sourire. Rendre les gens heureux doit être un sacré défi.

— Heureux ? Beurk ! Le bonheur est tout ce que je redoute. Du rêve, voilà ce que je vends. Des frustrations, des fantasmes qui ne se réalisent jamais. Des hommes qui n'existent pas. Des femmes inac-

cessibles. C'est là qu'il y a du fric, rendez-vous après rendez-vous...

Quelle ironie ! Ma sœur, la personne la plus cynique au monde, était marieuse professionnelle. Non seulement elle avait une rage de séduire irrésistible, mais, à ses yeux, les hommes n'étaient que des instruments qu'il lui suffisait de brancher quand elle en éprouvait le désir et de débrancher une fois satisfaite.

Curieusement, quand nous étions petites, Janice classait et rangeait tout par deux : deux ours en peluche, deux coussins, deux brosses à cheveux... Même après nos disputes les plus acharnées, elle tenait à aligner nos poupées côte à côte sur l'étagère avant de se coucher, allant parfois jusqu'à les enlacer les unes aux autres. De ce point de vue, il n'était pas surprenant qu'elle ait choisi une carrière de marieuse. C'était son côté arche de Noé, sauf que, contrairement au vieux patriarche, elle avait oublié le sens de sa mission depuis de nombreuses années.

J'aurais du mal à pointer le moment où les choses ont commencé à changer. À une époque, au lycée, j'ai cru qu'elle s'était donné pour tâche de saccager le moindre de mes rêves amoureux. Alors qu'elle changeait de petit copain comme de chemise, elle prenait un malin plaisir à me déguster des hommes en ne m'épargnant aucun détail, en termes si orduriers que je me demandais pourquoi les femmes souhaitaient convoler à tout prix.

— Je te le rappelle, avait-elle insisté, la veille du bal du lycée, en me posant des rouleaux roses dans les cheveux. C'est ta dernière chance.

Je la regardai dans le miroir, surprise par cet ultimatum, mais incapable de répondre, à cause d'un de ses masques d'argile vert menthe qui avait séché en se craquelant sur mon visage.

— Tu vois ce que je veux dire : ta dernière chance de rompre ton hymen. Voilà à quoi ça sert, les sauteriettes. Pourquoi crois-tu que les mecs se mettent sur leur trente et un ? Parce qu'ils aiment danser ? Tu parles !

Elle jeta un coup d'œil dans le miroir, pour épier ma réaction.

— Si tu n'en profites pas ce soir, tu auras une réputation de pauvre petite prude. Il n'y a rien de pire.

Le lendemain matin, je me réveillai avec d'épouvantables spasmes dans le ventre qui ne firent qu'empirer dans la journée. À tel point que tante Rose dut appeler les voisins pour leur annoncer que leur fils ferait mieux de prévoir une autre cavalière pour la soirée. En attendant, Janice avait été enlevée par un certain Troy, un bellâtre musclé qui l'amena danser au milieu de grincements de pneus spectaculaires.

Craignant une appendicite, tante Rose insista pour que nous allions aux urgences. Umberto la rassura en affirmant qu'il ne s'agissait que d'une simple poussée de fièvre. Rien de sérieux. Il était là, debout au-dessus de mon lit, à m'observer tandis que je lui jetais des coups d'œil complices sous ma couverture. Pas dupe pour un sou. Au fond, mon petit numéro le réjouissait. Nous savions tous deux que le malheureux fils des voisins n'avait rien à se reprocher. Simplement, il ne correspondait pas à l'image que je me faisais de mon futur prince char-

mant. Mieux valait louper le bal du lycée que d'y aller avec un minus.

— Alors, mon petit monsieur, a lancé Janice en gratifiant M. Gallagher d'un sourire enjôleur, si on discutait tout de suite des affaires sérieuses ? Elle nous a laissé combien, notre tante ?

Je n'ai pas cherché à intervenir. Après tout, dès qu'elle aurait touché son dû, elle s'empresserait de regagner son éternel terrain de chasse, à la poursuite du premier crétin au torse velu. Et plus jamais je ne la reverrais.

— En fait, a répondu timidement M. Gallagher en s'arrêtant au milieu du parking, à côté d'Umberto, j'ai bien peur que sa fortune ne se limite à sa propriété.

— Tout le monde sait que nous avons droit à la moitié chacune. Coupons donc la poire en deux et basta. Ma tante voulait qu'on trace une ligne blanche au milieu de la maison, non ? Je ne suis pas contre. Ou alors, on vend tout et on partage l'argent. Vous avez fait une estimation de l'ensemble ?

— En réalité, a bredouillé M. Gallagher avec un regard compatissant de mon côté, Mme Jacobs a changé d'avis. Elle a décidé de tout léguer à Mlle Janice.

— Quoi ? ai-je hurlé en dévisageant tour à tour ma sœur, l'avocat et Umberto, sans trouver de renfort.

— Putain ! a braillé Janice. Elle avait le sens de l'humour, la vieille !

— Il va de soi, a repris M. Gallagher plus sévèrement, qu'une certaine somme a été prévue pour M... Pour Umberto. Le testament mentionne égale-

ment un certain nombre de photos encadrées qui reviennent à Mlle Julie.

— Super ! Je me sens hypergénéreuse, a commenté Janice en ouvrant les bras.

— Attendez, ai-je bredouillé en tâchant d'encaisser le choc. Tout ça n'a aucun sens !

Depuis toujours, tante Rose veillait à nous réserver, à moi et ma sœur, le traitement le plus équitable possible. Un jour, je l'avais même vue compter le nombre de noix de pécan dans le muesli du petit déjeuner, pour être sûre de n'avantager ni l'une ni l'autre. En outre, elle parlait de sa maison comme d'un bien dont, plus tard, nous jouirions en commun. « Les filles, disait-elle, vous devez apprendre à cohabiter. Je ne suis pas éternelle. Le jour où je serai partie, il vous faudra partager cette maison. »

— Je comprends votre déception, a concédé M. Gallagher.

— Ma déception ?

J'ai failli lui sauter dessus pour l'étrangler.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous venez de nous annoncer ! J'exige de voir son testament !

Je l'ai fixé droit dans les yeux et je l'ai vu se tortiller.

— Je suis sûre que vous êtes en train de comploter dans mon dos !

— Tu as toujours été du côté des perdants, m'a balancé Janice, que ma rage mettait en joie.

— Tenez...

M. Gallagher a ouvert son attaché-case et m'a remis un document.

— Voici votre exemplaire du testament. Je crains que vous n'ayez peu de marge pour le contester.

\*

\* \*

Umberto m'a rejointe dans la cabane qu'il avait construite pour nous un jour où tante Rose était clouée au lit par une pneumonie. Il s'est assis à côté de moi sur le banc mouillé, m'a tendu un mouchoir parfaitement repassé avant de me regarder me moucher.

— Ce n'est pas pour l'argent, me suis-je défendue. Tu as vu le sourire de Janice ? Tu l'as entendue ricaner ? Elle s'en fiche, de tante Rose. C'est trop injuste !

— Qui a prétendu que la vie était juste ?

— Je sais, mais je ne comprends pas. Je suis trop bête. J'ai toujours compté sur le fait que Rose veillait à ne jamais favoriser ni l'une ni l'autre. J'ai même emprunté de l'argent...

Mortifiée, j'ai enfoui mon visage dans mes mains.

— Ne dis rien !

— Tu as fini ?

— Tu ne peux pas savoir à quel point je me sens finie, oui !

— Bien.

Il a sorti de la poche intérieure de sa veste une enveloppe en papier kraft, sèche mais légèrement abîmée.

— Ta tante m'a demandé de te remettre ça. C'est un secret. Gallagher n'est pas au courant. Ni Janice. Ça te concerne toi, exclusivement.

Sur le moment, je me suis méfiée. Cela ressemblait trop peu à ma tante de me léguer quelque

chose dans le dos de ma sœur. Cela dit, cela ne lui ressemblait guère, non plus, de m'exclure de son testament. De toute évidence, je la connaissais moins bien que ce que je pensais. Et je me connaissais mal. Comment aurais-je pu imaginer que je me retrouverais assise là, le jour de son enterrement, en train de pleurer pour de l'argent ? Elle avait plus de cinquante ans lorsqu'elle nous avait adoptées, mais elle avait été une vraie mère pour nous. J'aurais dû avoir honte d'espérer obtenir davantage de sa part.

J'ai fini par ouvrir l'enveloppe. Elle contenait une lettre, un passeport et une clé.

— C'est mon passeport ! Comment a-t-elle pu...

J'ai vérifié. Sur le document figuraient bien ma photo et ma date de naissance. Mais un autre nom que le mien.

— Giulietta ? Giulietta Tolomei ?

— C'est ton vrai nom. Ta tante a changé vos identités quand elle vous a ramenées d'Italie.

— Pourquoi ? Depuis quand es-tu au courant ?

— Si tu lisais la lettre ?

— C'est toi qui l'as écrite ?

— Oui et non. Elle me l'a dictée. Elle voulait être certaine que tu n'aurais aucun mal à la déchiffrer.

*Ma chère Julie,*

*Si Umberto vient, à ma demande, de te remettre cette lettre, c'est que je suis bien morte. Je sais que tu m'en veux de ne jamais vous avoir emmenées en Italie, toi et ta sœur. Crois-moi : c'était pour vous protéger. Comment aurais-je*

*pu me pardonner s'il vous était arrivé quoi que ce soit ? Mais, aujourd'hui, tu es plus âgée.*

*Il existe, à Sienne, un objet que ta mère a laissé pour toi. Pour toi seule. Ne me demande pas pourquoi. C'est ce que Diane, paix à son âme, souhaitait. À mon avis, il s'agit d'un bien d'une valeur exceptionnelle. Voilà pourquoi j'ai décidé de procéder ainsi, en donnant la maison à Janice. J'espérais pouvoir éviter toute cette histoire et oublier l'Italie. Pourtant, peu à peu, je comprends que j'avais eu tort de te cacher la vérité.*

*Voici ce que tu dois faire. Prends cette clé et va à la banque sise au palazzo Tolomei, à Sienne. À mon avis, c'est la clé d'un coffre-fort. Ta mère l'avait dans son porte-monnaie au moment de sa mort. Elle avait là-bas un conseiller financier : Francesco Maconi. Tâche de le retrouver et dis-lui que tu es la fille de Diane Tolomei. À ce propos, sache que j'ai modifié vos identités. Ton vrai nom est Giulietta Tolomei. Mais nous sommes en Amérique. Julie Jacobs me semblait sonner mieux, sauf que personne n'est fichu d'épeler correctement ce nom-là non plus. Dans quel monde vivons-nous ? Remarque, j'ai eu une vie heureuse. Et grâce à toi. Autre chose : Umberto doit te procurer un passeport à ton vrai nom. Je n'ai aucune idée des démarches à entreprendre, mais je lui fais confiance.*

*Je ne terminerai pas en prenant définitivement congé de toi, car je sais que nous nous reverrons au Ciel, si Dieu le veut. Je voulais m'assurer que tu obtiendrais ce qui te revient de plein droit. Sois très prudente en Italie. Pense à ce qui est arrivé à ta mère. L'Italie est un pays surprenant. C'est là qu'est née ton arrière-grand-mère. Je vais te confier un secret : pour rien au monde, elle n'y serait retournée. Je te demande instamment de ne jamais révéler à quiconque*

*ce que je viens de te confier. Et essaie d'être un peu plus souriante. Tu as un si joli sourire, quand tu veux...*

*Ta grand-tante qui t'aime. Paix à toi,*

*tante Rose*

J'ai mis quelques instants à me remettre. J'avais l'impression d'entendre ma tante dicter la lettre à Umberto, reconnaissant derrière ses mots son esprit délicieusement loufoque. J'ai pleuré, pleuré... Et épuisé le mouchoir qu'Umberto n'a pas voulu récupérer, me conseillant de l'emporter en Italie, en souvenir de lui le jour où je trouverais le fameux trésor.

— Penses-tu ! me suis-je exclamée en me mouchant une dernière fois, il n'y a aucun trésor ! C'est du pipeau.

— Tu n'es pas plus curieuse que ça ? m'a-t-il répondu en prenant la clé. Ta grand-tante était persuadée que ta mère avait fait une découverte exceptionnelle.

— Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé plus tôt ? Pourquoi attendre de... C'est absurde.

— Elle a essayé. Mais tu n'étais jamais là quand il le fallait.

— De toute façon, je suis interdite de séjour en Italie. Ils auraient tôt fait de me mettre sous les verrous. Tu sais que les policiers italiens m'ont menacée de...

Ils avaient été très clairs. À dix-huit ans, j'avais été arrêtée à Rome alors que je participais à une manifestation contre la guerre en Irak. J'avais passé la nuit en garde à vue, avant d'être expulsée du pays,

à l'aube, avec ordre de ne plus jamais y remettre les pieds.

Tout avait commencé devant les panneaux de la façade, où étaient placardées des annonces, toutes plus séduisantes les unes que les autres, pour des séjours linguistiques hors de prix à Florence. J'étais tombée sur un tract dénonçant la guerre en Irak et énumérant les pays qui y avaient participé. Dont l'Italie. En bas de l'affichette, on proposait une série de dates et de destinations. Toute personne intéressée était invitée à rejoindre le mouvement. Une semaine à Rome coûtait quatre cents dollars, voyage compris, ce qui correspondait à peu près au montant de mon compte en banque. J'étais loin de me douter que la faiblesse du coût était liée au fait que nous étions quasiment certains de ne pas passer la semaine entière à Rome : le prix du retour et des dernières nuits, si tout se passait comme prévu, serait pris en charge par les autorités, autrement dit, les contribuables italiens.

N'y voyant que du feu, j'étais repassée plusieurs fois devant l'affichette avant de signer. Le soir même, j'avais eu du mal à m'endormir. J'étais persuadée d'avoir pris la mauvaise décision. Le lendemain matin, lorsque je lui en avais parlé, Janice avait levé les yeux au ciel en s'exclamant :

— Je vous présente Julie, dont la vie fut triste à mourir, mais qui, un jour, faillit partir pour l'Italie !  
J'avais compris. Il fallait que j'y aille.

À peine les premières pierres lancées en direction du Parlement italien par mes deux compagnons de voyage, je n'avais plus rêvé que d'une chose : me réfugier dans ma chambre et me cacher sous mon

oreiller. Mais j'étais piégée par la foule. Une fois la police lassée de recevoir des pierres et des cocktails Molotov, j'avais eu droit, comme tous les manifestants, à mon baptême de gaz lacrymogène.

Pour la première fois de ma vie, je songeai : *Je vais mourir*. Allongée sur la chaussée, au milieu des vomissures et d'un amas de corps, incrédule, tenaillée par la douleur, je ne savais plus ni qui j'étais, ni ce que j'allais faire de mon existence. Comme les martyrs d'autrefois, je crus entrevoir, un instant, un espace entre la vie et la mort. Très vite, pourtant, la douleur revint, accompagnée d'un sentiment de panique ; et mon expérience mystique tourna court.

— Tu as raison, a dit Umberto en scrutant la photo de mon passeport. Julie Jacobs est interdite de séjour en Italie. Mais Giulietta Tolomei ?

Il fallait savoir. D'un côté, il me reprochait de m'habiller en hippie, de l'autre, il m'encourageait à transgresser la loi.

— Tu voudrais que... ?

— À ton avis, pourquoi me suis-je donné tout ce mal pour que tu aies un nouveau passeport ? La dernière volonté de ta tante est claire. Elle te demande d'aller en Italie. Allez-y, *principessa*, a-t-il ajouté en souriant.

J'ai lutté pour ne pas éclater en sanglots.

— Et toi ? Pourquoi ne m'accompagnerais-tu pas ? On pourrait partir à la recherche du trésor ensemble. Et si on ne trouve rien, tant pis ! On deviendra pirates, on sillonnera les mers...

Umberto m'a délicatement caressé la joue, comme s'il savait qu'une fois partie je ne reviendrais pas. Ou, plutôt, conscient que si nous étions amenés

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Juliette**  
Anne Fortier



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S  
E D I T I O N S